DOMINIQUE FORGET
Lampes de poche

Pour Doriane

Pour nous attacher à la Terre, le Ciel est partout et la circonférence nulle part.

La métaphysique recèle certains abîmes que la grâce seule permet de survoler sans angoisse, encore que la grâce n'y soit jamais sûre.

La poésie entretient comme une flamme l'espoir d'une grâce dont l'incroyance aurait pu nous priver.

L'écriture, en permettant de travailler plus efficacement le style, la forme, ouvre ainsi plus grand la porte à tous les faux semblants, toutes les hypocrisies, tous les artifices dont cependant nous n'oublions pas combien ils peuvent rendre la vie plus chatoyante, plus dangereuse et plus attrayante, plus supportable enfin.

Nous croyons que c'est le Hasard imprévisible et capricieux qui a, toujours déjà, jeté les innombrables dés de la Nécessité.

Chaque existence humaine, de la conception qui la cristallise jusqu'à la mort qui la dissout, n'est jamais, au bout d'un impossible compte, qu'une expérience inachevée de l'inachèvement.

N'importe quel objet naturel ou artificiel, aussi insignifiant soit-il, peut donc être au départ d'un nombre indéfini d'authentiques œuvres d'art, quitte à ce que l'œuvre apparente se réduise à cet unique point de départ.

À l'origine de toute création n'y a-t-il pas la nécessité d'un certain vide, d'un certain silence, d'une certaine absence?

Qu'appelons-nous « âme » sinon ce dépit d'être né sans l'avoir voulu auquel s'ajoute l'humiliation et la rage d'être promis, quoi qu'on en ait, à une mort à tout instant plus proche?

Sommes-nous donc si loin de l'origine que nous ne puissions en être les singes?

Les métaphores sont, dans la langue, comme des fleurs qui se reproduiraient grâce à leur seul parfum et en toutes saisons.

C'est par un acte de nomination que la conscience, désespérément, s'oppose au Hasard qui la précède et la surpasse.

Le Hasard n'a en lui-même aucun sens mais, en le nommant, la conscience lui donne comme par miracle le sens d'être pour la conscience qui s'oppose à lui en le nommant.

L'ennui n'est-il pas l'inévitable découragement de celui qui, à chaque instant, voudrait refaire le Monde tout en le contemplant.?

À l'origine de tous nos jugements il y a tout un ensemble de croyances, de sympathies ou d'antipathies, ensemble mouvant qui s'impose à nous sans que nous puissions en rendre totalement raison, sans même au fond que nous puissions nous en rendre véritablement compte à nous-mêmes.

L'idée qu'existeraient des réalités purement abstraites, autrement dit spirituelles, nous semble une consolation illusoire dont on peut cependant prévenir la tentation en combattant le mal par le mal.

Si l'infini spatial était infiniment plus grand que l'infini temporel serions-nous pour autant débarrassés du spectre de l'éternel retour?

La question de l'Origine devrait pouvoir étancher notre soif au moins autant que ces multiples réponses qu'on croit toujours à nouveau pouvoir lui apporter.

Il n'y a pas d'autre entrée dans la possibilité du bonheur qu'une acceptation joyeuse et provisoire, joyeuse car provisoire, de cette multiple et hasardeuse nécessité qui nous habite et nous entraîne.

Si l'indispensable mythe du libre-arbitre est comme une plante odorante et vivace, la croyance aux mots n'en constitue-t-elle pas comme l'engrais le plus efficace?

Pour exercer en nous les forces vitales, nous avons besoin de compétiteurs sûrs qui nous ressemblent: si possible intelligents, courageux, loyaux même et, bien sûr, doués d'un solide sens de l'humour.

Que serait notre pensée si fière de ses abstractions définitives sans la lente et incessante poussée de nos cheveux, sans la tension parfois douloureuse de nos muscles, sans la silencieuse mais inexorable transformation de nos os?

C'est sur le mal de la souffrance que l'idée de justice a poussé comme une fleur attirante et, aussi parfois, vénéneuse ou carnivore.

Les œuvres que nous sommes tentés de reconnaître comme des chefs-d'œuvre sont nécessairement aussi celles qui nous disent le mieux l'impossibilité du chef-d'œuvre.

Il semblerait que seule la musique puisse à ce point, encore qu'exceptionnellement, charmer en nous la saisissante, profonde et illusoire nostalgie de ce qui n'a jamais été.

Dans chacun de nos rêves nous interprétons avec brio et conviction une pièce dont le sens pourtant nous échappe alors même que nous pouvons à bon droit nous en considérer comme l'auteur, le metteur en scène et l'unique et protéiforme acteur.

C'est dans l'exacte mesure de notre participation à l'Énergie que le Hasard est en nous une présence active.

La vraie sagesse n'est au fond qu'un mouvement qui accompagne, en la rendant si possible plus légère ou plus fluide, notre expérience de l'inachèvement.

Ce qu'on a appelé Hasard est aussi ce qui se manifeste constamment et immédiatement en nous comme don de l'Énergie.

De la vraie sagesse nous attendons aussi qu'elle nous permette de surmonter l'idée que l'Humanité puisse disparaître un jour et sans laisser d'adresse.

L'amour est d'autant plus précieux qu'il s'avère le seul remède efficace, bien que provisoirement, à l'inquiétude qu'il ne manquera jamais de provoquer.

Vengeance ou pitié, c'est parce que nous imaginons que les animaux ne se posent pas de question que nous leur attribuons, presque sans y penser, de fortes et ambivalentes valeurs symboliques.

C'est du seul point de vue d'une curiosité aussi enthousiaste qu'irrationnelle que nous finirons toujours par écarter la fatigante hypothèse d'un éternel retour du même.

On remerciera le Hasard même sachant que son indifférence foudroie.

Les rêves font de chacun d'entre nous et malgré lui s'il le faut l'artiste incontrôlable et secret, parfois obscène et toujours fantaisiste, d'une vie intérieure qui, de plus, nous reste cachée en une proportion que nous ignorerons toujours.

La souffrance nous sera toujours d'autant plus précieuse que seuls les cris qu'elle nous arrache, même intérieurement, peuvent percer vraiment la bulle de fictions que l'esprit, pour survivre toujours oublieux de lui-même, tisse autour de lui.

Sur les ailes de la métaphore viennent au jour nos intuitions les plus légères, les plus innocentes, les plus inconséquentes.

En nommant la cause imaginaire de l'absolue contingence nous ne faisons qu'accomplir la nécessité dans une des langues qui nous habitent en nous enveloppant.

Si on avait le choix entre gommer certaines lâchetés ou bien certaines méchancetés, l'hésitation pourrait se prolonger longtemps.

Nous préférons définitivement croire que jamais l'Univers n'épuisera la ressource de ses apparentes transformations.

C'est par la souffrance ou le plaisir qu'il procure que le langage peut le plus immédiatement et le plus instantanément être mis au service de la justice comme de l'injustice.

Les mêmes paroles qui, irrévocablement en certaines circonstances, provoquent le plaisir peuvent, en d'autres circonstances et tout aussi irrévocablement, provoquer la douleur.

On ne devient adulte qu'en devenant responsable de l'enfant dont nous provenons et qui, dans une mesure qui fonde cette responsabilité, continue de vivre en nous.

Aucun droit de propriété n'est à la mesure d'un éternel devenir aussi destructeur que créateur.

C'est par nos idées fixes que nous sommes tentés, ironiquement mais aussi vainement, de mettre notre pensée à l'abri de l'éternel devenir.

En se fixant aux lettres écrites la pensée croit se donner une prise sûre sur sa propre impermanence.

La pensée, et plus particulièrement sa dimension inconsciente, n'est-elle pas toujours déjà un peu au-delà du texte où elle vient de se fixer pour y prendre un apparent appui?

Quoi que nous puissions faire pour l'augmenter, la grandir, l'ennoblir, notre pensée consciente demeure attachée et comme soudée au fond inconscient et souterrain qui l'anime.

La plante de nos pieds n'est-elle pas comme un visage plus sincère et muet, plus sincère parce que muet, trop souvent ignoré sinon humilié ou piétiné.

C'est en combattant vaillamment la métaphore que la raison lui rend l'hommage le plus vrai, le plus sincère, le plus convaincant.

Le sens des mots n'est jamais, pour ceux que ces mots viennent habiter dans le discours, qu'une sorte d'aura changeante, intérieure et moléculaire.

Le sexe, libéré de certaines contraintes naturelles, ne peut que nous tirer vers la dispersion et la contingence de telle façon qu'une tendance à l'idéalisation amoureuse et unifiante se développe concurremment comme un réflexe nécessaire, certes en partie inconscient, de prosaïque et solidaire survie.

Tandis que la Raison tente vainement d'attraper dans ses filets le secret ultime de l'art, de sa rencontre avec l'art, l'art de son côté persévère à chanter son propre mystère, mais aussi son impuissance, son enthousiasme ou son effroi face aux pouvoirs éclatants de cette même Raison et de ses sauvages alliés.

On a toutes les raisons de croire que l'avenir de l'humanité restera longtemps comme suspendu à sa capacité de métaphoriser la mort.

Toute lecture vivante, silencieusement ou non, ressuscite une parole invisible qui, d'un coup alors, s'échappe hors du cadre apparemment fixé de son écriture.

L'amour immodéré d'un ou de plusieurs dieux dont plus d'un témoignent avec ferveur n'est souvent au fond qu'un sacrifice offert à qui nous permet alors de ne plus y penser, peut-être même de ne plus penser.

L'indifférence du Hasard est aussi le désordre de sa générosité.

Il n'y a pas d'autre générosité à louer que celle d'une énergie qui, héritage de métamorphoses oubliées, continue d'alimenter notre foi capricieuse et déconcertante.

Il faut garder un œil bienveillant et protecteur sur l'enfant qui, en nous, continue ses jeux intrépides ou provoquants.

L'Univers n'a de valeur évidente que pour une conscience qui le conçoit comme son enveloppe sensible, nécessaire et suffisante.

La course au bonheur reste en grande partie imprévisible mais, la ralentissant, nous pouvons tout de même l'apprivoiser un peu.

L'écriture est comme une coquille que la pensée sécrèterait pour s'y réfugier le cas échéant; elle est aussi cette trace qui lui permet d'habiter son propre labyrinthe.

Le chef-d'œuvre de l'inachèvement est l'impossible dont nous ne cessons de poursuivre la stimulante illusion.

La puissance de notre faculté d'illusion n'est-elle pas telle que toute souffrance actuellement vécue peut immédiatement devenir, comme par magie, l'indice d'une possible joie future?

L'Univers dont nous observons les vestiges lointains et lumineux n'est-il pas déjà l'enveloppe des consciences à venir?

S'il est inévitable d'avoir à nager sans espoir de pouvoir se mettre au sec, au moins pouvons nous profiter chaque fois des eaux plus calmes pour y faire la planche.

Il y a de l'absurdité, à moins qu'il ne s'agisse d'une forme de cruauté, à faire l'éloge du travail, de l'effort et de la souffrance qu'il implique, tout en négligeant de chanter les mérites du repos, de la paresse, et surtout du sommeil sous toutes ses formes, du plus léger au plus profond ou au plus agité.

En devenant toujours plus lucide la conscience ne risque-t-elle pas de devenir aussi plus étroite, plus aigre ou plus sournoise, plus dissimulatrice enfin?

Certains moments de bonheur s'obtiennent par un subtil mélange de lucidité et d'anesthésie.

Les meilleurs livres ne peuvent faire mieux, pour ce qu'on appelle l'esprit, que ne le font l'air et la lumière pour les plantes: leurs racines sont ailleurs.

La pensée qu'on fixe par l'écriture dans l'espoir d'une conservation et d'une transmission y perd une part de son élan et de sa souplesse: cependant, en se relisant, cette même pensée y trouve de nouvelles pistes, de nouvelles entrées, de nouvelles bifurcations.

Pouvons-nous faire la planche mieux qu'en fermant les yeux ou en regardant au Ciel?

Ne sommes-nous pas libres de voir l'Univers comme une enveloppe sur laquelle nul n'écrira jamais une quelconque adresse?

Pour concevoir l'éternité de la vérité de nos jugements sur l'être ou le devenir, nous devons les vider de tout contenu significatif de telle sorte que ce vide constitue alors la seule possibilité pour une conception rigoureuse de Dieu.

L'idée d'une pure et immuable vérité de nos jugements sur l'être accompagne comme un mirage consolateur, sinon comme une terre promise, l'inquiétude mobile de notre pensée en devenir.

L'idée d'une divine perfection s'en tire mieux avec celle d'une création par inadvertance qu'avec celle d'une création par générosité.

En l'absence d'une foi religieuse l'art devient notre principale occasion de recueillement et, même en bégayant s'il le faut, de prière.

Rien de vrai qui ne s'énonce qui ne finisse par se perdre dans l'être en devenir de la réalité concrète.

On peut supposer l'éternité de la vérité en l'identifiant aux lois de la pensée qui ne sont qu'une des formes possibles des lois de la nature pensante dont nous n'avons qu'une connaissance partielle et provisoire.

Si la création de l'Univers trouvait son origine dans une divine générosité, celle-ci pourrait-elle alors ne pas apparaître comme l'une de ses divines imperfections?

L'amour de la langue, qui n'est d'abord que l'amour d'une langue à travers les paroles de ceux qui nous la transmettent, coexiste nécessairement avec une certaine haine pour les contraintes ou les règles qui nous sont imposées par cette même langue.

L'amour et la haine de la langue passe d'abord et non sans bonheur ou dommage à travers l'amour et la haine de ceux qui nous la transmettent.

On passe heureusement de l'amour d'une langue à l'amour des langues, c'est-à-dire aussi à l'amour de ce vertigineux passage d'une langue à l'autre, d'une langue à toutes les autres.

En s'interrogeant sur la question ne questionne-t-on pas au fond ce qui fait de nous le sujet de la question, le sujet en question, le sujet de toute question?

Puisqu'on désire en général s'approprier ce dont on espère inconsciemment obtenir l'oubli de notre inéluctable fin, ou tout au moins quelque illusion consolatrice à cet égard, faut-il en conclure au nécessaire, irrationnel et peut-être fatal développement de la consommation marchande?

De toute question surgit toujours pour la pensée qui la comprend une formidable puissance de liberté.

Pour aménager plus confortablement notre vieillissement ne faudrait-il pas pouvoir, mais tout de même pas à n'importe quel prix, mettre la conscience de notre imprévisible et néanmoins inéluctable fin comme en résidence surveillée, avec interdiction de dépasser certaines bornes, et ceci plus particulièrement la nuit?

La conscience s'enveloppe elle-même volontiers dans l'idée d'éternité comme dans un voile d'oubli ou une vapeur anesthésiante.

Ce ne sont pas tant les idées ou les mots qu'il faut prendre au sérieux que la souffrance ou le plaisir qu'ils peuvent, selon les circonstances, provoquer en nous ou autour de nous.

Les œuvres d'art, lorsqu'elles sont vraies ou justes, peuvent faire entrer une lumière là où la raison bâtit des murs.

L'angoisse de l'artiste lui vient de ce qu'il sent trop souvent à quel point le destin qu'il porte en lui reste constamment tributaire des moindres souffles du hasard.

L'avenir qui s'ouvre devant nous n'est jamais qu'une suite sans fin de métamorphoses infiniment variées.

L'art représente le sérieux de la vie en permettant le jeu le plus libre avec cette représentation et c'est la principale raison qui nous fait prendre ce jeu au sérieux.

En faisant l'effort de regarder les objets familiers autour de nous comme s'ils étaient les plus étranges, on se paye le luxe d'un dépaysement gratuit et sans les inconvénients du décalage horaire.

Le passage entre les langues ne se fait que d'une langue à une autre, sans aucune possibilité d'utiliser une langue comme médiateur universel, sinon celle, vide, des mathématiques.

On peut parfois regarder les pages d'écriture manuscrites ou dactylographiées comme des buissons énigmatiques où s'accrocherait, pour y tisser sa toile, l'âme inquiète de tous nos désirs.

Il faut, au bon moment, savoir écouter l'enfant capricieux qui, en nous, cultive et protège son insolence.

Il y a de nécessaires et modestes illusions qui, dans l'étourdissement léger qu'elles procurent, permettent alors à ceux qui

savent les cultiver d'entretenir l'espoir ou de le soutenir lorsqu'il vacille.

Ce n'est jamais que par nécessité que nous écrivons le mot « amour » ou le mot « haine », les mots de l'amour et de la haine, et tous les mots que nous pouvons, selon les circonstances, aimer ou détester.

Car c'est le même amour qui, tantôt porte à l'expression d'irremplaçables serments ou déclarations, tantôt scelle en nous les intimes secrets d'imprévisibles moments de bonheur.

L'incessant porte en lui les germes de toute insolence future.

Le sens du vide n'est pas le vide du sens et c'est dans ce sens justement que le vertige a pu trouver son sens.

On peut supposer à bon droit que les pensées qui nous viennent comme par enchantement ne sont que la solution pratique, apparente et provisoire, d'un conflit qui poursuivra son destin au cœur de notre système nerveux.

Ce n'est pas en remontant sur la berge, et même si on sait magnifiquement danser, qu'on peut espérer oublier l'ivresse de la nage; ce n'est pas en plongeant dans le fleuve, et même si on sait magnifiquement nager, qu'on peut espérer oublier l'ivresse de la danse.

Ce n'est pas en écrivant, même sur le sable des plages, qu'on pourra modifier les mouvements profonds et irréversibles de la mer.

Tel est notre destin qu'il n'est ni absurde ni désespérant, et même au fond fort réjouissant, d'imaginer que la substance de notre peau pourra servir de nourriture aux coucous, muguets, primevères et coquelicots.

L'intuition de l'Éternité, de même que celle de l'infini ou de bien d'autres figures de l'absolu, n'est au fond qu'un don du Hasard se manifestant en nous comme énergie pensante.

L'amour exclusif de sa propre langue, l'amour fanatique de ce qui a bridé et soumis nos pulsions et nos élans les plus sauvages

et les plus authentiques, n'est-ce pas finalement l'une des formes les plus sournoises et distinguées de l'amour du censeur?

Pas de création poétique sans une sérieuse mise en œuvre de cette part de jeu qui, grâce au langage, habite l'homme dont il a nourri les enfances successives.

Le langage qui habite l'homme lui offre en échange la séduisante et glorieuse illusion d'apprivoiser l'Univers.

L'intuition de l'éternité est la béquille démontable grâce à laquelle, clopin-clopant, bon gré mal gré, notre pensée s'avance vers de prochaines et imprévisibles métamorphoses.

C'est sans l'avoir voulu que l'amour immanquablement suscite cette parole qui, seule et fragile, le fera germer et croître, enfler souvent, s'évaporer parfois.

L'aura des saints et des mystiques ne nous annonce plus désormais que l'incalculable renouvellement de notre jouissance esthétique.

C'est par cette invisibilité dont seuls peuvent témoigner les plus légères feuilles ou les plus légers brins d'herbe que le vent nous surprend et, sans parfois même qu'on y prenne garde, nous inquiète.

Le vent fascinera encore longtemps comme un écho affaibli mais durable de la crainte enfantine des fantômes de la nuit.

Derrière l'oreille, derrière l'œil, derrière ces narines qui continuellement sentent, perçoivent, observent, il n'y a au fond qu'une énergie dont la générosité se plie aux lois d'une énigmatique et protéiforme nécessité.

Toute pensée, surtout à la traduire en écriture, résulte d'une concentration d'énergie due aux lois du langage ainsi qu'aux règles qui s'y superposent.

Toute création exige aussi de nous cette allégresse imprévisible, tributaire des circonstances et sur laquelle la volonté n'a guère de prise et qu'indirectement.

L'émerveillement et l'ennui sont les deux faces d'une pièce dont l'artiste s'empare pour monnayer la substance d'une œuvre qu'il cèderait volontiers en échange d'une promesse d'immortalisation posthume.

On peut s'éprouver soi-même en rompant les amarres, par le voyage et le dépaysement, on peut aussi éprouver notre capacité à supporter l'attache, l'immobilité, l'épreuve d'une insistante, quotidienne et impitoyable banalité.

C'est dans le don de la parole que réside l'essence de l'amour humain et c'est dans le don de la question que se trouve la forme la plus haute de cet amour.

Les mots de l'amour, comme par miracle, peuvent engendrer l'amour mais seul, et non sans patience, l'amour peut faire que ces mots ne soient pas un bavardage illusoire et vain.

L'intuition généreuse d'un espace de toutes parts infini n'implique-t-elle pas celle, vertigineuse et sensuelle, d'un décentrement radical?

Il n'est pas nécessaire d'être muni d'une bonne loupe, ni même d'un microscope, pour découvrir la quotidienne générosité de l'être mais, par contre, il est indispensable d'écarquiller les yeux, d'affiner l'ouïe, de mieux sentir les parfums dans l'air, donnant ainsi plus d'intensité à la conscience de nos actes les plus futiles, les plus furtifs.

L'Univers qui a rendu possible l'émergence de notre conscience peut-il alors être évalué autrement qu'à l'aune d'une microcosmique sensibilité?

La Colère est sûrement l'une des conditions de notre accès à une problématique, nécessaire et probablement désobligeante vérité.

Nous persévérons à reconstruire sans attendre ce qui déjà nous déconstruit.

L'amour ne cesse de tourner autour d'une parole qui, en vertu d'une même nécessité, ne cesse d'en déplacer le centre.

C'est en se heurtant à l'impossibilité de penser le Tout que la pensée se libère, s'échappe, se fragmente et se disperse.

Comme chacune de nos paroles ne peut que confirmer et justifier l'ordre social qui en conditionne la langue, comme chacun de nos silences reste habité par l'écho de nos multiples bavardages, alors seul le cri semble pouvoir nous donner le moyen d'une authentique, convaincante et radicale expression de révolte ou de nostalgie…

Dans l'expérience de l'art ce n'est pas tant nous qui nous approchons de la vérité que celle-ci qui se laisse approcher et ceci dans l'exacte mesure où elle ne cesse de pouvoir s'y dérober.

Entre l'art de vivre et celui de mourir il semble parfois que la distance soit comparable à celle qui sépare l'endroit et l'envers de la fine feuille de papier d'une cigarette qu'heureusement nous n'avons toujours pas fini de fumer.

Il y a bien une expression vitale antérieure à notre soumission aux lois de la langue et que le chant ou la poésie maintient vivante, bien que parfois sous perfusion.

C'est dans la mesure où nous ne désirons jamais que ce qui correspond aussi à notre nécessité que nous ne cessons d'éprouver ce désir face aux tentations manipulatrices du marché des biens de consommation.

Indépendamment de sa forme du point de vue logique, tout discours crée, plus ou moins actualisable grâce à notre mémoire, un ensemble complexe de significations qui s'y répondent comme dans une chambre d'écho.

L'affirmation de soi de la pensée passe nécessairement, bien que provisoirement, par la négation des apparences, de ses propres apparences.

Il semble bien que la nature, notre nature, aime à nous tromper souvent en proportion d'une incrédulité qui, au bout du compte, n'en reste pas moins naturelle, justifiée, salutaire.

Nous efforçant d'habiller notre pensée de lumière nous n'espérons tout de même pas que celle-ci puisse y supplanter ses propres ombres…

Ce que nous prenons pour l'idée du Hasard n'est au fond que le Nom donné au fait constamment renouvelé que ce soit justement cet Univers qui ait lieu et pas un autre inconcevable, cet Univers-ci sans autre nécessité extérieure qu'un imaginaire et anthropomorphique caprice.

L'apparente évidence du Hasard et, donc, d'une possible absurdité fondamentale engendre nécessairement le désir obsédant, bien qu'assurément illusoire, d'une autorité aussi rationnelle que protectrice, à moins que ce ne soit l'inverse.

Quelle gomme pourrait effacer, dans les plis et replis de notre mémoire inconsciente, toutes ces traces qui ne cesseront d'alimenter subrepticement un triste, vivace, mais bien sûr aussi créateur ressentiment?

Nous réagissons volontiers à l'idée du Hasard par une disposition au rire, au jeu ou à l'ivresse, à moins que ce ne soit par une soudaine et iconoclaste violence.

La communication humaine ne se crée et ne se maintient que dans l'approche maladroite ou rusée d'un autre qui comprenne, qui réponde, qui en réponde même à défaut de comprendre.

La figure de l'ange pourra-t-elle encore incarner, pour une parole qui commence, cet autre humain de la différence des sexes?

Grâce à la parole ou au chant qui la sublime, c'est comme si nous étirions autour de nous les limites de notre corps: la passion du téléphone témoigne donc, certes avec excès et rarement par le chant, de cette ivresse et de cette illusion.

L'ordre des mots que nous prononçons ou entendons est rarement le bon aux yeux de la vraie sagesse, pourtant il n'en répond par là pas moins que celle-ci par son silence à une même et impérieuse nécessité.

La parole transmet plus souvent qu'on ne croit et sans qu'on n'en ait forcément conscience une souffrance parfois diffuse: c'est pourquoi, bienveillante, la vraie sagesse est nécessairement avare de ses mots.

C'est en se déplaçant toujours à nouveau vers une circonférence introuvable que le centre, inexorablement, voit s'éroder son prestige.

Manifestant le plus souvent aussi, mais peut-être même avant tout, une demande d'écoute et d'attention, chacune de nos énonciations nous met à l'épreuve d'une dépendance imaginaire envers celui qui nous écoute.

Vouloir concevoir, dans un espace infini, l'absence du centre est-elle une entreprise moins absurde que de chercher à concevoir, pour un espace également infini, l'omniprésence de ce même centre?

Si l'expérience partagée de la souffrance est susceptible de fonder une authentique et précieuse solidarité entre les hommes, n'est-ce pas la crainte de cette même souffrance qui, plus souvent qu'on ne croit, aura précipité ces hommes sous le joug des plus terribles tyrannies?

Par la fragmentation nous espérons présenter dans l'œuvre comme une trace de ce qui n'y est pas encore écrit, de ce qui n'y sera peut-être jamais écrit.

L'art de mieux penser est sûrement aussi, bien que non exclusivement, l'art de penser moins.

Le chemin vers les possibles est toujours aussi celui de nos plus propres et imprévisibles désorientations.

Dans le bonheur de marcher ne faut-il pas faire une place non négligeable à celui de penser plus inconsciemment et plus complètement, c'est-à-dire avec toutes les cellules de notre corps vivant?

Par rapport à notre tradition, à toute tradition, inutile de chercher à faire un pas de côté, plus vain encore de vouloir faire demi-tour ou marcher à reculons: pas d'autre issue alors que de se vider les poches pour marcher plus légèrement, plus souplement, plus souverainement.

Non contents d'être écoutés nous voulons encore être compris, non contents d'être compris nous voulons encore être approuvés puis suivis et finalement pourquoi pas admirés, sinon même vénérés.

En voulant combattre une souffrance physique ou morale par l'idée de sa prochaine disparition, il arrive qu'on la rende aussitôt plus intense, plus insupportable.

Le cerveau le mieux portant, le mieux irrigué ou le mieux intrigué, n'en n'a pas moins impérativement besoin de sa boîte en os même si, un jour probablement, on pourra lui préférer un matériau plus solide, plus léger, plus confortable et d'une forme plus aérodynamique.

N'est-ce pas parce qu'ils fuient l'épreuve de leur dépendance envers les autres que la parole, chez certains, semble se recouvrir, s'ensevelir elle-même indéfiniment sous un bavardage sonore, étourdissant et vain?

Le chant est bien ce babil perfectionné qui nous libère, et même en chœur s'il le faut, d'une insistante et aliénante demande de compréhension.

L'écriture continue de nous faire avancer dans un labyrinthe de pensées possédant de multiples parcours possibles et dont nous

savons déjà qu'aucun ne nous mènera jamais vers une sortie sûre et définitive.

L'idée du Hasard est certes une fiction, mais dont les effets sur notre comportement moral peuvent se faire très concrètement sentir bien que d'une façon pas toujours claire ou consciente, ni même honorable sinon glorieuse.

Nous devons parfois à la croyance des autres, justement parce qu'on ne la partage pas, de nous aider à supporter notre propre incrédulité.

L'observation des phénomènes que l'on juge sublimes ne peut sûrement pas être considérée elle-même comme un phénomène sublime.

La vraie sagesse consiste à retenir toujours aussi pour la pensée tout ce qui contribue à son allègement.

Le langage est comme un filet que nous lançons pour une prise à laquelle échapperont toujours nos impressions les plus fugitives ou les plus subtiles, probablement les plus précieuses; mais si le langage est le filet, la parole est l'acte même, et certes chargé d'impressions nouvelles, de cette prise.

Toute nouvelle pensée est déjà potentiellement à l'origine d'un nombre indéfini d'autres pensées possibles dont chacune pourra devenir à son tour, si les circonstances le permettent ou le provoquent, l'origine d'un nombre indéfini d'autres nouvelles pensées possibles.

C'est en nous permettant d'effectuer un salutaire, solitaire et souvent douloureux tri que l'écriture, allégeant ainsi notre pensée, nous rapproche encore de la vraie sagesse.

La vraie sagesse est devant nous comme la source d'un parfum dont les effluves nous sont déjà connues.

Les pensées qu'on croit mortes ne pourront-elles bientôt se réinscrire dans les pensées futures?

L'humilité de la pensée peut s'autoriser de beaucoup de choses comme, par exemple, d'une vision en coupe et pourquoi pas au microscope de n'importe quel cerveau, humain de préférence.

Nous apprivoisons l'idée de notre disparition psychique en domptant les séductions nécessaires de cette même idée.

Nous n'acceptons pas facilement l'idée de notre disparition psychique totale et ce n'est souvent qu'au prix d'un espoir absurde et secret de survivre comme un héros dans la conscience imprévisible et capricieuse des hommes.

Rien n'empêche d'espérer que, si un jour toute mémoire humaine disparaissait, une autre forme de vie et de conscience puisse prendre le relais, conserver les traces laissées par cette disparition pour, inlassablement, s'adonner aux interprétations les plus folles.

Ce qui porte notre pensée à l'écriture n'est-il pas comme cette mer qui dépose sur les plages des bois flottés que le soleil déjà sèche et blanchit?

Nous nous respectons à travers un corps dont nous ignorons pourtant les turpitudes que, déjà, il réserve à notre vieillissement.

Marcher pieds nus ou munis de chaussures plus ou moins confortables et c'est toute la vie de la pensée qui peut s'en trouver déjà élargie ou rétrécie, accélérée ou ralentie, son cours immanquablement modifié.

Seul l'éventail des possibles peut faire durablement de l'air à la pensée.

Notre espoir est toujours aussi ce qui déjà bâtit la maison des souvenirs.

L'homme que l'idée d'un absolu Hasard saisit de stupeur ou d'effroi redevient pourtant presque instantanément apte, dans la plupart des cas, à nouer ou à renouer s'il le faut les lacets de ses chaussures.

La souffrance psychique constitue pour l'esprit un aiguillon nécessaire dont l'excès peut, certes, conduire au pire, mais dont au contraire la disparition annoncerait sûrement une vraie, c'est-à-dire réelle et définitive, fin de l'art ou de l'amour, fin de l'amour de l'art ou de l'art de l'amour.

Tout porte à croire que la bêtise culminera toujours plus durablement dans l'orgueil que l'intelligence dans l'humilité.

La vie la plus ordinaire nous offrira toujours autant d'obstacles que de pieds d'appel pour une pensée qui, toujours encore, cherche à prendre un nouveau départ, un nouvel élan, sinon même, et si les conditions le permettent, son ultime envol.

Aucune parole vraie ne saurait être placée sur aucun socle ou piédestal sans que cela provoque immédiatement entre la vérité de l'une et la fausseté de l'autre une sourde et redoutable lutte dont l'issue pourra longtemps rester totalement incertaine.

L'écriture ne nous tire-t-elle pas immanquablement vers ces lieux de rencontre entre l'invisible intérieur et l'invisible extérieur?

La volonté grâce à laquelle nous espérons une libération toute relative n'existe elle-même qu'en fonction de situations variables et imprévisibles de telle façon que cette libération reste une tâche qu'il nous faut toujours et inlassablement reprendre à nouveaux frais.

Il n'y a de complète lâcheté que pour celui qui se trahit lui-même et en toute bonne conscience.

N'est-ce pas autour de nos faiblesses d'enfant qu'il faut bâtir ces murs transparents qui nous aideront à vieillir plus lentement?

Si en marchant volontairement dans une flaque d'eau j'éprouve la joie soudaine et fugitive de la désobéissance, c'est que l'enfant en moi n'a pas encore été totalement étouffé.

C'est en concevant sérieusement la possibilité de ne pas faire l'amour deux fois de la même façon qu'on entrevoit clairement le vrai fondement d'un authentique art d'aimer.

Comme le langage nous apporte les prémices de toute croyance il nous apporte celles de toute incroyance; mais le climat qui réussit aux unes n'est pas forcément celui qui réussit aux autres.

La volonté peut se vouloir elle-même comme acquiescement à la nécessaire unité en devenir.

Le mal contre lequel nous prétendons lutter est aussi bien en nous qu'à l'extérieur et cette lutte qui nous divise est en même temps une lutte contre ce qui nous divise.

Comme nulle conscience ne peut vivre sans une croyance au moins qui la porte et la projette, cette croyance est alors en position d'exercer sur cette conscience un véritable chantage.

Les métaphores sont comme les ailes de la pensée et les pensées les plus légères sont celles qui voleront le plus loin, surtout si elles sont portées par un vent fort et constant.

Toute métaphore nourrit, s'attache et mêle une puissance d'illusion et une puissance de vérité.

Ne souhaite-t-on pas écrire comme on dicterait son testament, faisant durer le plaisir le plus longtemps possible?

De souterraines intuitions ne cessent de creuser en silence les galeries ignorées de notre pensée en devenir.

La conscience reconnaît sous le nom d'idée ces intuitions que lui livre, de façon imprévisible, le parcourt souterrain et labyrinthique de notre sensibilité.

C'est à coups d'étincelles que l'air et la lumière peuvent s'introduire dans les souterrains de la pensée.

Privée d'espace, l'énergie qui se déploie tend à se retourner contre elle-même et contre ce qu'elle a pu créer, de même pour l'énergie psychique privée d'horizon, privée d'une représentation de l'ouvert.

L'intuition de l'infini crée et recrée l'ouverture grâce à laquelle pourra se reproduire indéfiniment le jeu créateur de la pensée.

Le droit sinon le devoir de poser les questions les plus impertinentes ou les plus saugrenues doit être exigé comme le droit fondamental et idéal de toute vie psychique.

La même et inépuisable nécessité intérieure peut se traduire en nous par une multitudes de choix ou même de décisions passagères, contradictoires, indispensables.

La trajectoire de notre vie résultera finalement aussi d'une multitude de chocs dont nous ignorons à quelle nécessité tant intérieure qu'extérieure ils auront pu correspondre.

L'acceptation d'une stupide et néanmoins profonde nécessité qui nous dépasse et nous entoure n'exclut pas la constante possibilité d'une révolte immédiate et sensible contre telle ou telle forme prise par cette nécessité.

Derrière l'idée de notre liberté se cache toujours au fond l'intuition d'une puissance, d'une énergie qui nous habite et fait naître en nous le désir de la victoire.

La conscience de chacun peut toujours s'élargir à proportion des questions qu'il accepte de se poser, pour y demeurer, certes avec plus ou moins de confort.

Dans les moments optimistes nous imaginons notre chemin de pensée comme un labyrinthe en spirale ou comme une spirale labyrinthique.

C'est toujours après avoir éprouvé soi-même la souffrance physique ou morale d'être dominé qu'on se révolte et qu'on s'engage dans la lutte contre la domination, mais chez d'autres cette même souffrance de subir ou d'avoir subi la domination engage à vouloir dominer soi-même.

Toute domination même morale et apparemment d'ordre spirituel n'est d'abord que la victoire aveugle d'une force sur d'autres forces, victoire qui se perpétuera, si nécessaire, par la ruse et la manipulation.

Nul ne peut se révolter authentiquement à la place d'un autre qui souffre sa domination.

On ne peut accepter de se taire sur certaines choses que jusqu'au lendemain et d'abord pour préserver le sommeil des enfants.

L'expression de la révolte est toujours déjà la révolte elle-même.

L'écriture trace, pour la pensée qui veut se dominer elle-même, des chemins étroits et labyrinthiques ouvrant sur de multiples et énigmatiques bifurcations.

Pour se dominer il ne faut pas seulement entretenir les forces qui permettent de se dominer, mais également celles que l'on s'efforce de dominer.

Seule la nature a pu faire, et sans intention, de l'homme une puissance d'expression qui est tout autant une puissance de vérité qu'une puissance d'illusion ou de manipulation.

Si la pitié peut conduire à la révolte, c'est au renoncement que souvent mène la compassion.

La compréhension de la compréhension engendre la reconnaissance.

La colère pieuse navigue souvent dans les mêmes eaux que la méchanceté.

La pitié que nous pouvons éprouver pour les victimes s'exprime souvent dans la colère que nous éprouvons pour les bourreaux, pour les hommes sans pitié.

L'extension et l'intensification mondiales de l'économie marchande capitaliste impose toujours plus la consommation pieuse et ritualisée comme une religion du bonheur individualiste.

Le consommateur moderne propage une religion dont le Paradis imaginaire s'affiche comme publicité et dont l'enfer réel reste caché dans la sphère de la production.

Les images qui envahissent parfois nos rêve pour les transformer en cauchemars indiquent bien que l'homme porte à l'extérieur une guerre qu'il peut avoir déjà en lui.

La publicité ne cesse de vouloir transformer ses victimes en une sorte de nouvel et paradoxal évangéliste, l'évangéliste de son propre martyr et de sa propre résurrection.

Il est préférable de ne s'opposer qu'indirectement, comme de biais ou par contrecoup, aux forces réactives et amoindrissantes qui agissent en nous.

Il n'y a guère de politique qui ne doive s'appuyer sur un enthousiasme qui, toujours, nous fera augurer, sinon du pire, du moins des effets d'une prochaine et parfois violente déception.

La capacité humaine de tester scientifiquement des hypothèses sur la nature est beaucoup plus réduite que sa capacité à imaginer tous les modèles dont ces hypothèses peuvent être tirées.

La conception rationnelle des modèles abstraits reconduit toujours l'élan de la pensée à l'imagination créatrice dont elle est issue.

Passée au crible d'une langue rigoureuse, l'imagination du mathématicien s'ouvre à l'horizon des infinis possibles.

On peut imaginer sérieusement que l'Univers pourrait avoir la forme d'une enveloppe, ou bien d'un dé à coudre, ou pourquoi pas d'une pomme ou d'une poire.

La culture que nous assimilons nous rend l'expérience de la douleur et du plaisir plus fine, plus durable, plus subtile, finalement plus légère et presque transmissible.

L'écriture nous aide à nous implanter dans la culture, nous permettant de digérer chacun des mots comme autant d'olives dont on ne cesserait pas non plus de sucer le noyau parfumé.

L'idée abstraite et fuyante de la mort devient nettement plus concrète et présente lorsque nous sommes face à celui ou à celle qui ne répondra plus que par son ultime silence.

Tandis que l'idée de la mort s'échappe, toujours à nouveau plus abstraite ou plus inconsistante, n'est-ce pas le vieillissement qui se rappelle à nous le plus directement, le plus concrètement, et avec une insistance pleine de tendresse.

Du point de vue de la culture l'amour est toujours aussi une affaire de transmission; de là résulte une grande part des charmes de l'érotisme.

Nous qualifions de pornographique ou d'obscène ce qui provoque en nous le sentiment d'un déficit brutal et radical dans la transmission de l'amour.

Le fait d'être constitue le miracle d'une existence unique pour laquelle seul le Hasard, comme don de l'Énergie, nous semble pouvoir être remercié.

Nous remercions le Hasard par une allégresse ou une joie qui trouve dans la volonté d'art un moyen de s'exprimer en se métamorphosant.

Dans l'écriture en train de se faire chaque virgule est un signe léger et amical adressé par un corps vivant à sa respiration, au souffle qui l'anime.

D'un côté il faut savoir laisser filer ce qui, d'ailleurs, finira tout de même par nous échapper tandis que de l'autre il faut savoir préserver et cultiver en nous la source, vivante et capricieuse, de tous nos enchantements.

Il y a quelque chose de profondément déroutant et même de risible, mais qui incite à la prudence, dans l'idée qu'on pourrait, littéralement et sans appel, mourir de rire.

Quand nous étions faibles et sans défense, on nous a fait finir les restes dans nos assiettes, ou bien fait préférer les divisions qui tombaient juste: depuis on a compris combien les restes pouvaient être précieux, infiniment précieux dans leur nécessité.

Le vieillissement nous dépouillant sûrement déjà, qu'attendons-nous pour faire de tout dépouillement une occasion de bonheur, un authentique et durable enrichissement?

N'est-ce pas en cueillant les fruits de l'amour, et d'abord pour les goûter, qu'on fortifie l'arbre qui les porte?

Notre richesse intérieure est aussi dans la lutte, dans la division, dans un chaos avec lequel nous œuvrons de la même façon que l'artiste œuvre pour transformer en art le chaos des matériaux extérieurs.

Qu'attendons-nous des œuvres d'art sinon d'abord un élargissement, un approfondissement, une métamorphose de notre sensibilité au contact de ces traces du combat de l'homme inspiré avec un chaos tant extérieur qu'intérieur?

La logique de l'écriture alphabétique pousse toujours en avant vers ce qu'il faudrait encore découvrir ou créer, conquérir, posséder tandis que la logique des écritures idéographiques nous retient, nous ramène à ce qu'on possède déjà pour en découvrir à nouveau le sens.

La beauté nous touche d'autant plus qu'elle ne se manifeste que comme le signe de son inachèvement.

Il faut anticiper le vide grâce auquel notre dépouillement sera aussi notre richesse.

On prépare d'autant mieux le vide salvateur qu'on réalise l'alliance de l'ouverture et du retrait.

On écrit sûrement avec sa mémoire, sûrement aussi contre elle, et de cette ambiguïté ou même de ce conflit ne cesse de surgir la nouveauté du sens.

Notre époque ne semble rien faire espérer d'autre de l'avancée en âge qu'une survie prolongée et rentable de consommateur plus ou moins valide, plus ou moins avisé, et toujours mieux assuré.

En inventant et en perfectionnant l'idée du progrès, l'homme a aussi inventé et perfectionné l'impatience grandissante de sa jeunesse.

Les révoltes de l'enfant peuvent longtemps nourrir celles de l'adulte qui le préserve en lui et qui, parfois même sans le vouloir, les transmettra.

Dans les frustrations de l'enfant plongent sûrement les racines de cette volonté de puissance qui se manifeste aussi bien dans les hautes œuvres de la culture que dans les actes les plus barbares et destructeurs de cette même culture.

La filiation intellectuelle peut-elle légitimement s'envisager autrement que sous la forme du don ou du rapt?

La générosité de l'écrivain s'accomplit dans le don de toutes les lectures possibles, sinon de tous les rapts.

La lecture satisfait bien plus vite que l'écriture à notre demande vitale de compréhension.

C'est de notre rapport à la mort que dépend l'impossible régulation de notre jouissance, sous ses différentes formes.

En manipulant les signes de la jouissance c'est aussi notre rapport à la mort que manipule, tout en le refoulant, la publicité arrogante développée par le système de l'économie capitaliste marchande.

La mort de chacun ne vient jamais, certes jamais que pour les autres, que comme le signe sûr, définitif autant qu'énigmatique, d'un inachèvement réalisé.

L'homme ne s'attribue-t-il pas inévitablement une dignité compensatrice proportionnelle à la conscience qu'il a de sa fragilité, de son inanité ou de sa déréliction face aux événements sublimes d'un Univers dont il est le témoin foudroyé?

Rien n'empêchera jamais que la mort puisse être interprétée comme une possible délivrance, comme une libération, voire même comme un mode d'accès ultime et désespéré à notre humaine jouissance.

Le sentiment du malheur s'accentuant d'autant plus et jusqu'à l'intolérable qu'on prévoit, à tort ou à raison, l'impossibilité d'améliorer la situation, l'imagination heureuse a fini par se prescrire comme une nécessaire voie de salut.

Le projet du suicide est parfois un moyen efficace et même suffisant d'améliorer la situation.

C'est en maintenant ouverte la question de l'origine, c'est en restant attentive à ses sources proches ou lointaines, que la pensée trouve et retrouve constamment l'horizon vital de ses déploiements futurs.

L'idée de transcendance aussi bien que la plus radicale bêtise peuvent très subrepticement venir se loger, et confortablement, dans l'esprit des majuscules.

Nous écrivons pour un avenir qu'avec une sûre modestie nous ne saurions loger qu'entre les deux ou trois prochaines secondes et l'éternité.

L'idée de liberté est d'autant plus précieuse dans les luttes politiques qu'elle s'avère n'être, sur le plan métaphysique, rien moins que la fleur de nos illusions et la source d'une inépuisable et irrésistible mythologie.

Notre enfance ne survit jamais que par l'héritage en nous de nombreuses traces que les circonstances ne cessent d'activer, de désactiver, de réactiver encore et toujours en les modifiant.

Quelle valeur attribuer au doute s'il s'agit de douter de la valeur du doute?

Toute œuvre humaine ne pourra jamais s'interpréter que comme une victoire, certes transitoire, de la vie sur la mort ou, plus précisément, de la vie de l'interprétation sur la mort de l'expression.

C'est en s'enroulant sur elle-même que la pensée peut aussi tracer les lignes encore indéchiffrables de son propre avenir.

Pouvons-nous distinguer clairement ce que nous entreprenons à la poursuite d'un bonheur souvent fugace, de ce que nous ne faisons que pour fuir une souffrance plus ou moins intense ou fantasmée, mais dont l'anticipation reste inévitable, sinon même salutaire?

L'intuition tout à fait irrationnelle du Hasard ne cesse au fond de nous attacher aux aspects les plus infimes, les plus ténus, mais aussi les plus capricieux de notre quotidien le plus banal, leur donnant un relief, une saveur qui les rend finalement dignes d'un éloge intime aussi secret qu'enthousiaste.

Notre pensée va pas à pas et c'est pourquoi la marche en est non seulement le symbole adéquat, mais aussi l'occasion la plus juste, la plus efficace, la mieux accordée.

C'est seulement lorsque nous désespérons sérieusement des autres que l'idée de sagesse nous apparaît telle une projection heureuse de notre obstination à vivre.

L'écriture peut valoir par le vide autour duquel elle brode, vide qui devrait permettre à chacun d'y déposer en secret les craintes et les espoirs d'une existence incomparable.

L'écriture est un destin qui nous libère en se mordant la queue.

L'idée d'une inévitable et irréversible fin ne nous autorise-t-elle pas à faire de toute existence la réussite d'un inachèvement prémédité?

Le marché de l'individualisme contemporain nous pousse à créer de petites mythologies personnelles, polymorphes et polyphoniques, susceptibles, lorsque les circonstances s'y prêtent, d'être immédiatement branchées sur celles, également modulables, des autres.

Notre petite mythologie nous suit fidèlement comme une ombre et, comme une ombre, dessine une silhouette mentale qui nous ressemble en nous déformant, en se déformant, rapetissant parfois jusqu'à disparaître ou bien, parfois encore, s'allongeant démesurément comme jusqu'à l'horizon.

Il n'y a peut-être encore devant nous que ce projet volatile et démesuré d'accorder au ton sa place la plus juste dans l'économie de la pensée.

Le livre unique et sans prix que tous nous cherchons à écrire à défaut de pouvoir le lire peut-il se concevoir autrement que comme le rassemblement heureux, fortuit, provisoire aussi, d'un nombre indéterminé de feuilles volantes ou même volées?

Les efforts plus ou moins bien intentionnés que l'homme déploie constamment et de façon souvent désordonnée pour justifier ce qui, au fond, reste absolument injustifiable sont donc eux-mêmes totalement et définitivement injustifiables.

Peut-on se consoler d'une fin prochaine par la pensée qu'on aura été l'acteur d'une pièce absolument unique en même temps que son spectateur le plus fidèle, le plus secret et souvent le plus enthousiaste?

Il nous faudra encore beaucoup de temps pour digérer complètement nos lectures, si jamais même on y parvient, ce qui n'est pas tant vrai pour les lectures parfois savantes de l'adulte que pour celles, précoces et émerveillées, de l'enfance.

« Horizon » n'est-il pas le nom plein d'espoir que nous pouvons donner à la somme incalculable et exclusive de nos fertiles impossibilités?

Le mythe du Hasard généreux est aussi nécessaire à notre bonne humeur que celui de la liberté à notre courage et à notre vanité.

Dominique Forget

Dominique Forget est né en 1953 à Grenoble où il a fait des études de philosophie. Professeur à Angers, il a publié des textes dans la revue *La petite fabrique de rêve*, et dans *Pleine marge* nº 19 (juin 1994). Il est également l'auteur de *L'Eau claire des tentations circulaires* (Traumfabrick, 1994), *À l'aplomb d'une étoile* (Deleatur,1996), *Sous le ventre des papillons* (Deleatur, 1996) et, tout récemment, *L'hirondelle joue à l'élastique* (Gros Textes, 2004) et *Dans le gosier du temps* (Gros Texes, 2004).